

## Le dernier soir du IIIe Reich - 1/2

**Hitler lança ses derniers ordres, puis souffla. Ce fut l'instant qu'attendait Adolph. Dans un effort, il reprit le pouvoir sur lui-même, puis fit le dernier bilan. Il savait qu'il allait mourir, il prit une longue inspiration, et réfléchit.**

C'était la fin. Et ça, Adolph le savait.

Depuis son bunker caché dans le sous-sol du quartier général nazi à Berlin, la ville qui devait devenir la capitale du monde, il pouvait entendre les orgues de Staline, ces fameuses batteries de roquettes que ses soldats au front de l'Est craignaient tant, détruire la ville sous une pluie de projectile sifflant et explosant sur le sol, comme la colère divine devant le travail que Ses créations, les hommes avaient accompli.

Des Allemands mourraient. Adolph le ressentait cruellement, parce qu'il leur avait promis qu'une telle chose n'arriverait jamais. Il ressentait lui cette chaude colère qu'il n'avait plus ressentie depuis le jour où, jeune, il avait été refusé par l'académie des beaux-arts. Cette douce et chaude haine, que beaucoup de choses réprouve, la morale, la religion, la vertu, mais tout cela n'avait plus d'importance. Il avait accompli certains but, comme rassembler les Allemands sous un même esprit germanique, mais il fit une erreur : il s'était laissé emporter par sa volonté de puissance, il aimait le pouvoir, comme tout homme frustré, vierge tardif, petit, moche, mauvais,... Et il en avait abusé. Il en avait trop voulu et il le savait. Il avait accompli un grand effort et un miracle en s'attirant les faveurs de ce mastodonte que représentait Joseph Staline, mais il voulait la Russie, par seule satisfaction, et il s'était lancé dans une guerre qu'il ne pouvait gagner.

Surtout, il avait fini par croire à ce qu'il disait depuis que, affamé et à la recherche d'un travail, et aussi par dépit et vengeance, croyant ce qu'on lui disait, il avait accepté ce travail de propagandiste. Antisémitisme, il l'était depuis sa jeunesse, il ne se rappelait plus très bien quand, mais il l'était déjà, comme beaucoup d'autres chômeurs Allemands des années 30. Le problème était qu'il y avait cru jusqu'au bout, il croyait leur faire une faveur en prévoyant de tous les envoyer à Madagascar, pour fonder cette Etat qu'ils voulaient tant, les juifs, Etat qu'un de ses successeurs aurait fini par reprendre pour en faire ce que bon lui semblait. Mais cela coûtait trop cher.

Il avait fait une erreur en acceptant la proposition de Herr Goebbels, cette petite fouine, obsédé sexuel, qu'il avait mis au gouvernement. La solution finale n'était d'aucun intérêt pour son but premier, le Liebensraum qu'il avait promis, mais il avait pris la décision d'accepter simplement par excès de pouvoir. Il le pouvait. Et il s'est pris pour Dieu.

Adolph scrutait le reflet de la vitre par laquelle il regardait Berlin en flamme (il était remonté), et il détestait ce qu'il était devenu. Il n'était qu'un artiste, un peintre, un pointilliste, et il était devenu ce qu'il avait toujours détester : un meurtrier, un tortionnaire. Des juifs allemands, des homos sexuels allemands, des socialistes allemands, des intellectuels allemands, tant d'Allemands que par son excessive ambition il avait torturé et tué. Tout le monde le savait. Lui-même, au fond, il le savait, mais il le refusait. Il voulait le pouvoir.

"Sieg Heil, mein Führer ! Die Sowjet Fahne schwimmt auf Reichstag. Alles beendet wird."

Sieg heil, mon Führer ! Le drapeau soviétique flotte sur le Reichstag. Tout est fini.

Adolph était heureux, au fond. Il allait mourir, et les soviétiques contrôlèrent l'Allemagne. Mais au moins, c'en était fini de l'Allemagne nazi. Il dit au jeune officier de rompre et d'aller s'abriter, qu'il y en ait qui ne souffrent plus par sa faute. Il se tourna et scruta à nouveau le miroir. "Si j'avais un pistolet et cet homme que je vois dans la glace devant moi, je l'abattrais probablement." Il avait épousé et assassiné Eva Braun dans la même soirée. Si cette espèce d'adolescente boutonneuse pouvait aimer l'homme qu'il était devenu, c'est qu'elle le méritait.

Adolph avait mis Wagner, pour mourir. Cette musique qui l'avait bercé dès son enfance, qui le touchait au plus profond de lui-même, comme s'il entendait encore sa mère lui parler tout bas, en lui disant qu'il aurait bientôt à manger, en sachant qu'elle devrait sacrifier un de ses repas pour nourrir son enfant. Que dirait-elle si elle le voyait ?

"Dolphi, je t'ai déjà dit cent fois de respecter tes camarades ! Tout le monde ne peut pas penser comme toi, sinon, tu t'ennuierais. Discute, parle, ou plutôt dessine, tu dessines si bien. Mais pense toujours bien que tu dois aimer ton prochain comme toi-même." Pourquoi n'avait-il pas plus souvent écouté sa mère ? Comme il le

## Le dernier soir du IIIe Reich - 2/2

regrettait maintenant. Comme il la regrettait maintenant.

"Gehen Sie, er ist Zeit." Allons, il est temps, dit Adolph tout haut.

Il s'assit dans ce fauteuil de cuir, dans lequel il avait pris la décision d'envahir la Pologne de l'Est, et qu'il considérait comme son trône. Il prit son arme, et écouta Wagner. Dieu, que cette musique était bonne. Il allait tuer Hitler, il avait repris sa lucidité. Adolph allait tuer Hitler, une bonne fois pour toute. Il se mit le canon dans la bouche et fit feu. La balle traversa le canon, puis le palet qui avait mangé quotidiennement à sa faim alors que d'autres mourraient de faim, puis le cerveau qui s'était caché la mort de millions de gens pour assouvir sa soif de puissance, puis ressortit dans l'arrière du crâne, là où sa mère le caressait quand il avait peur. Il entendait sa mère lui souffler à l'oreille : "Dolphi, Dolphi, die Welt ist Liebe, das Leben ist Licht. Sein sie Liebe und ein Funken, um auf das Licht einzugehen." Dolphi, Dolphi, le monde est amour, la vie est lumière. Sois amour et devient une étincelle pour entrer dans la lumière.

"Mama, mama, ich bedauere." furent les derniers mots qui sortirent de la bouche d'Adolph.